

JEAN PAULHAN

**CHOIX
DE LETTRES**

PAR DOMINIQUE AURY
ET JEAN-CLAUDE ZYLBERSTEIN
REVU, AUGMENTÉ ET ANNOTÉ
PAR BERNARD LEUILLIOT

II

1937-1945
Traité des jours sombres

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

Le premier volume de cette anthologie – La littérature est une fête – rendait compte d'une période durant laquelle la littérature peut passer pour avoir été la grande affaire du successeur de Jacques Rivière à la revue, qui fut d'emblée sa revue. Ce furent, dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'entre-deux-guerres », les grandes années de la Nouvelle Revue Française. Ce volume se présente comme le Traité des jours sombres, qui vont de la signature des accords de Munich à la Libération. Le pêle-mêle des événements et des hommes ne pouvait pas ne pas atteindre celui qui se sentait pourtant si peu « historien », attaché par-dessus tout à « veiller aux mots et à la bonne entente du langage ». Il sut faire face aux premiers de ces « jours sombres » avec une promptitude et une rectitude de jugement dont beaucoup se révélèrent incapables : « Par les accords de Munich, la paix est sauvée. La paix dans ce qu'elle a de plus plat et de plus périssable » (N.R.F., novembre 1938). Le « silence » auquel la revue est bientôt contrainte lui apparaît alors comme le gage d'un « espoir » impossible : « C'est qu'enfin notre ennemi a dû prendre sur lui tous les torts – la violence, mais l'hypocrisie; la fourberie, mais la cruauté » (« L'espoir et le silence », N.R.F., juin 1940). Ce silence ne sera pas de complaisance, mais rompu, dès 1941, dans le « Bulletin du Comité national de Salut public », par cet appel clandestin à la résistance : « La France est partout où l'on ne consent pas. »

Il se pourrait que l'attention portée aux mots (à la littérature) ait été la condition nécessaire (et suffisante) de ce qu'il faut bien appeler cet « engagement ». On aurait tort de les opposer. Ce sont les « mots » du poète qui inspireront à Jean Paulhan, en 1942,

cette réplique à Pierre Drieu La Rochelle : « Tout ce que vous écrivez de la force est juste. Mais il y a aussi ceci, que vous oubliez. Avez-vous lu l'Iliade? Je crois que j'ai été presque désespéré d'y découvrir, quand j'étais petit garçon, que la force c'est aussi ce qui va tout à l'heure être vaincu. (Le sort de Diomède me navrait.) » C'est qu'il n'y a pas de « désordre » qui ne vienne d'une « erreur sur le langage », et qu'il n'est pas non plus de meilleur acheminement vers une « bonne entente du langage » qu'une bonne littérature. La N.R.F. aura représenté, de ce point de vue, « la seule chose dont la France de 1918-1939 puisse être fière » (à Armand Petitjean, qui l'avait « interpellé » sur le rôle de la N.R.F. entre les deux guerres : avait-elle, au plan qui était le sien, préparé les Français à l'épreuve de juin 40?). La réponse peut paraître dérisoire, et présomptueuse, qui ne trouve à opposer que la littérature (la « bonne » littérature) à la force des choses. Effet plutôt d'une modestie qu'on dira naturelle : il n'est pas de question « littéraire » qui ne soit l'aspect grossi d'une question « humaine » (à Raymond Guérin, le 9 juin 1936). La manière dont Jean Paulhan a cru devoir poser les « questions rhétoriciennes » est inséparable chez lui de l'affirmation d'une poétique, d'une politique et d'une éthique, et de la volonté de « distinguer le vrai du faux en toute observation ». Tel sera précisément l'enjeu, en 1944, de Clef de la poésie.

Il consiste en la découverte du « secret » dont s'entoure toute « vérité », à l'encontre des fausses évidences, des antinomies auxquelles conduit l'exercice impénitent de la raison, et du « désordre » qui en résulte. Celui qui consiste, par exemple, en ce que, après Munich, les belliqueux soient devenus défaitistes et les défaitistes agressifs, faute d'avoir reconnu le « secret » du pacifisme vrai, du pacifisme « absolu » : « Dire bien haut " L'on peut envahir mon pays, je ne me défendrai pas " n'est-ce pas provoquer, précipiter la guerre que l'on refusait? » (à Raymond Guérin, 6 décembre 1938). Il en est de ce secret comme du « secret des mourants », de cette « joie de mourir », qu'on n'avoue jamais (à Roger Martin du Gard, 25 janvier 1939). Ou du « thème secret » du Guerrier appliqué : « Les raisons que l'on nous donne de la guerre sont insuffisantes. Mieux vaut donc, si l'on veut être tout à fait honnête, se passer de raisons » (à Jean Blanzat, 29 novembre 1939). C'est ici que « nous souffrons du langage », à la façon des permissionnaires dont le silence, à leur retour du front, a valeur de symptôme,

au même titre que la façon dont « les hommes d'État disent Paix quand ils pensent guerre, et ordre, noblesse et le reste, quand ils pensent Dieu sait quoi » (à Armand Petitjean, 19 avril 1940).

Il s'agit bien de la question par excellence, de la question « humaine », celle de la vérité et du secret dont elle s'entoure. N'en déplaise aux lecteurs pressés qui s'obstinent à ne voir en Jean Paulhan qu'un restaurateur de l'ancienne rhétorique. Ils oublient que le second volume des Fleurs de Tarbes ne parut jamais : la rhétorique ne renaîtra pas de ses cendres, contrairement aux espérances conçues dans l'article paru en 1938 (« La rhétorique renaît de ses cendres »). Le passage du premier au second volume, de la « terreur » à la « rhétorique », n'aurait pu que reconduire aux apories de la raison, aux fausses fenêtres d'une composition en diptyque. La question dès lors se déplace, à l'avantage de ce point de rebroussement, de cette « tache aveugle », finalement reconnue par Jean Paulhan au principe de l'« art informel » (1962). L'expérience des « jours sombres », de ces « moments de grand désespoir » (mais aussi « de grand espoir ») fut l'occasion de cette nouvelle recherche, ou conversion, à laquelle ne fut pas non plus étranger le dialogue, noué en 1943, avec Jean Fautrier, sur la « vérité » de la peinture, de la « peinture-peinture », et de la littérature (à Jean Fautrier, août 1943). Vérité dont Jean Paulhan eut très vite le sentiment, à la Libération, que ses amis, ses amis des « jours sombres », s'apprêtaient à la trahir : « Tu me demanderas : « Mais quel est donc le rôle d'un comité d'écrivains ? » Je te dirais, si je n'avais pas peur de te fâcher : par exemple, de ramener les égarés, de les convaincre, de les gagner à la vérité... » (à Paul Éluard, 1^{er} octobre 1944). Puissent ces quelques lettres convaincre le lecteur que l'apparent détachement qu'on est parfois tenté de reprocher à leur auteur pourrait bien n'être que le « secret » de sa très profonde attention et présence au monde, à la « question humaine ». Le secret d'une non moins profonde « tendresse » (Marcel Jouhandeau à J.P., 17 août 1939).

BERNARD LEUILLIOT

NOTE

Hédi Kaddour et Patrick Werly ont collaboré à la mise au point de ce volume. Je les en remercie.

Je remercie également ceux qui ont bien voulu m'aider à résoudre les problèmes qu'il m'arriva de leur soumettre, et en particulier Étienne Fouilloux, Émile Goichot, Jean-Pierre Jossua, Jean-Pierre Le Bouler, Jacqueline et Frédéric Paulhan.

Le manuscrit a été revu par Dominique Aury.

On prendra garde qu'il s'agit bien ici d'un *choix* de lettres, et non de la « correspondance » de Jean Paulhan. Il peut passer pour arbitraire. Il se voudrait aussi fidèle que possible à la personne et à l'image de l'auteur et de ses interlocuteurs.

On n'a pas cru devoir « normaliser » ni corriger l'orthographe de Jean Paulhan, qui ne sacrifie pas toujours aux règles de l'accord du participe passé. Libre à lui, aussi bien, d'écrire Joe (sans tréma) et Guehenno (sans accent). Le « lieu-commun » et le « fait-divers » ont aussi pour lui une teneur – pour ne pas dire un arôme – qu'ils n'ont nulle part ailleurs et qui justifient l'emploi qu'il fait du trait d'union. Scrupuleux correcteur d'épreuves par devoir d'état, il se montre ici dans le particulier de l'improvisation épistolaire. On peut préférer cette liberté aux perfections réglées du code typographique.

La ponctuation, en revanche, a fait l'objet d'interventions modérées, qui tiennent compte, notamment, d'un usage quelque peu erratique de la parenthèse.

Rappelons enfin et une fois pour toutes que « Maine », dans le texte des lettres, désigne Germaine Paulhan, et que « Groeth » et « Alix » sont pour Bernard Groethuysen et Alix Guillain.

SOMMAIRE CHRONOLOGIQUE

1937. Premier « Bulletin » de la *N.R.F.* (1^{er} mars). « Reprise » de la fin des *Fleurs de Tarbes* (mars). Séjour en Auvergne chez Henri Pourrat (mars)? Chute du ministère Blum (21 juin). Frédéric Paulhan est reçu bachelier (juillet). J.P. travaille à la seconde partie des *Fleurs* (juillet). Fondation du Collège de Sociologie (juillet). Séjour à Port-Cros (fin juillet-début août). J.P. visite l'Exposition internationale inaugurée le 24 mai (août). Disparition de *Sept* (août). Séjour chez le docteur Choffé, dans les Côtes-du-Nord (début septembre). Communication de J.P. aux *Nouveaux Cahiers* sur le « pouvoir des mots » (20 décembre).
1938. Démission du cabinet Chautemps (10 mars). Invasion et annexion de l'Autriche par Hitler (12-13 mars). Chute du cabinet Blum (8 avril). La Chambre vote la confiance au ministère Daladier (10 avril). Séjour en Angleterre chez Jean Degenghardt (avril). Aggravation de l'état de santé de Germaine Paulhan (maladie de Parkinson). Séjour à Capvern-les-Bains, puis à Capbreton, dans les Landes, et à Dax (août-septembre). J.P. est promu officier de la Légion d'honneur. Accords de Munich (29-30 septembre) : « On a craint la guerre pendant 4 jours » ; « Les belliqueux sont devenus défaitistes, et les défaitistes agressifs ». La *N.R.F.* prend position contre le « pacifisme » de Munich (1^{er} novembre). L'hebdomadaire *Vendredi* cesse de paraître (10 novembre, jour de la rupture du Rassemblement populaire). « Il ne faut pas compter sur nous »... pour devenir « vertueux » : note d'abord destinée au Collège de Sociologie, dans la *N.R.F.* du 1^{er} décembre.
1939. Chute de Barcelone (26 janvier). Paris reconnaît le régime franquiste (27 février). Invasion de la Tchécoslovaquie (15 mars). Excursion à Chantilly (pour y voir le portrait de Montaigne) et à Fosses, « où Germaine a passé toute son enfance » (avril). Exposition Braque (4-29 avril). « D'un langage sacré », communication au Collège de Sociologie (16 mai). Réponse de J.P. à l'enquête de la revue *Volontés* (juin). Roger Caillois quitte la

- France pour l'Argentine (23 juin). Échec de Frédéric Paulhan au concours d'entrée à l'École coloniale (juillet). La *N.R.F.* est interdite en Italie (juillet). Jules Supervielle quitte la France pour l'Uruguay (2 août). Pacte germano-soviétique (23 août). Séjour à Port-Cros (août). Invasion de la Pologne (1^{er} septembre). Déclaration de guerre (3-4 septembre). Les services de la *N.R.F.* s'établissent à Mirande (12 septembre). Arrestation de Jean Giono (16 septembre). Départ de J.P. pour Mirande (18 septembre). Chute de Varsovie (29 septembre). Retour en France d'Henri Michaux (décembre).
1940. Exposition Chagall (janvier). Armand Petitjean, « la main arrachée par une grenade » (14 mai), est à l'hôpital de Blois. Philippe Pétain vice-président du Conseil (18 mai); Weygand remplace Gamelin, limogé. Capitulation de la Belgique (27 mai). Appel de J.P. à l'« Alliance des Justes » autour des alliés (« L'espoir et le silence »); dernier numéro de la *N.R.F.* (1^{er} juin). Les services des éditions de la *N.R.F.* quittent Mirande pour Villalier, « tout à côté de Carcassonne, où les héberge Joë Bousquet » (9 juin). Signature de l'armistice à Rethondes (22 juin). Mort de Suzanne Paulhan, tante de J.P. (juin). Vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain (10 juillet). Premiers entretiens Drieu-Abetz au sujet de la *N.R.F.* (5-10 août). « *Les Fleurs de Tarbes* sont achevées... » (à Jules Supervielle, 29 août). J.P. est à l'origine de la publication dans *Le Figaro* du poème d'Aragon : *Les Lilas et les Roses* (21 septembre). Séjour à Ambert (septembre). Publication de la première « liste Otto » (4 octobre). Retour à Châtenay; J.P. rencontre Drieu à Vichy; premiers contacts avec le réseau dit « du Musée de l'Homme » (octobre). Installation 5, rue des Arènes (4 novembre). Fermeture des éditions de la *N.R.F.* (9 novembre). Nouveau voyage en zone sud; premiers « slogans des jours sombres » (novembre). La *N.R.F.* reparaît sous la direction de Drieu (1^{er} décembre). Levée des scellés rue Sébastien-Bottin (2 décembre). Retour des cendres de l'Aiglon (15 décembre). Gerhard Heller remplace le lieutenant Kayser à la *Propaganda-Staffel* (décembre).
1941. Arrestation d'Anatole Lewitsky (10 février). « La France est partout où l'on ne consent pas » (*Résistance*, « Bulletin du Comité national de Salut public », n° 4, 1^{er} mars). « Une semaine au secret » (mai); retour rue des Arènes (20 mai). J.P. se consacre au « second tome » des *Fleurs de Tarbes*: « Le Don des Lettres » (mai). Invasion de l'Union soviétique (22 juin). Promulgation à Vichy des lois raciales (juin-juillet). Attentat du métro Barbès (21 août). Ordonnance des otages (22 août). Attentat de Paul Collette contre Laval et Marcel Déat (27 août). Mise en vente du « premier tome » des *Fleurs de Tarbes* (28 août). Inauguration de l'exposition « Le Juif et la France » (5 septembre). Départ pour Vienne, Berlin, Weimar et le « Congrès des Écrivains européens » de Marcel Jouhandeau (4 octobre). Frédéric

- Paulhan est démobilisé (octobre). Débuts du Comité National des Écrivains (novembre).
1942. Ouverture du procès des membres du réseau dit « du Musée de l'Homme » (6 janvier). Achevé d'imprimer du *Silence de la mer* à l'enseigne des Éditions de Minuit (20 février). Condamnation à mort (17 février) et exécution (23 février) d'Anatole Lewitsky et de ses camarades. Premier convoi de « déportés raciaux » (27 mars). Première « démission » de Drieu (mars). André Gide quitte la France pour Tunis (5 mai). Obligation du port de l'étoile jaune (29 mai). Exécution de Jacques Decour (30 mai). Le prix Duplan est décerné à J.P. par l'Académie « pour l'ensemble de son œuvre » (juin). Gerhard Heller remplace Karl-Heinz Bremer à l'Institut allemand (juillet). Premier numéro (clandestin) des *Lettres françaises* (20 septembre). Débarquement allié en Afrique du Nord (8 novembre).
1943. Création des « Concerts de la Pléiade » (février). Arrestation de Benjamin Crémieux, mort à Buchenwald; Léon-Paul Fargue hémiplégique (28 avril). Séjours d'André Malraux à Paris (25 mars-18 avril, 25-28 avril). Première version de *Braque le patron* (*Poésie* 43, mars-avril). « Eluard se montre émerveillé de mon grand Fautrier (homme rougeâtre au ventre ouvert) » (mai). Sabordage par Drieu de la *N.R.F.* (1^{er} juin). Première des *Mouches* de Jean-Paul Sartre (3 juin). Frédéric Paulhan rejoint l'armée Giraud au Maroc, par l'Espagne (mai-juin). Robert Brasillach quitte *Je suis partout* (28 août). Week-end à la Fortelle, chez Marie-Madeleine Davy (23-26 septembre). Reprise, au Théâtre de Poche, de *Césaire*, de Jean Schlumberger (27 septembre). Vernissage de l'exposition Fautrier, à la galerie Drouin (18 novembre).
1944. « Je crois que j'ai découvert un grand peintre [Jean Dubuffet] » (à Marcel Jouhandeau, 1^{er} janvier). Le prix de la Pléiade est décerné pour la première fois (25 février). Mort de Félix Fénéon (29 février). Mort à Drancy de Max Jacob (5 mars). Mort de la mère de J.P. (18 mars). Mort à Terezin de Robert Desnos (8 juin). Exposition Marie Laurencin, à la galerie Clovis-Sagot (7-30 mars). Exposition André Lhote, à la Galerie de France (2^e quinzaine de mars). « Un incident m'a obligé de changer de maison » (à Jean-Paul Sartre, 9 mai). Mort de René Daumal (21 mai). Débarquement allié (6 juin). La presse d'occupation cesse de paraître (18 août). Capitulation de Paris (25 août). Première « liste noire » du C.N.E.; J.P. défend le « droit à l'erreur » pour les écrivains (4 septembre). Premier numéro, « au grand jour », des *Lettres françaises* (9 septembre). Mise en vente de *Clef de la poésie* (octobre; voir n° 313, n. 2). « Je continue à souffrir d'une grande dépression nerveuse. Le médecin m'oblige à quitter Paris. J'aurais donc toutes les raisons (entre lesquelles nos amis choisiront) de manquer les prochaines séances » (à Paul Eluard, 1^{er} octobre). Séjour à la Vallée-aux-Loups, puis

- « chez Madame Drouin », à Bailleau, dans l'Eure-et-Loire, sur le conseil des médecins (octobre-novembre). Exposition Dubuffet, à la galerie Drouin (20 octobre-18 novembre). J.P. est chargé par la Commission d'épuration de l'édition de veiller à la « liquidation » de la *Nouvelle Revue Française* (novembre).
1945. François Mauriac presse J.P. de poser sa candidature à l'Académie, la « dame en vert » (janvier). J.P. se joint à François Mauriac pour demander la grâce de Robert Brasillach, exécuté le 6 février. Suicide (15 mars) et obsèques (20 mars) de Drieu La Rochelle. J.P., souffrant, ne peut y assister. Début de la polémique avec Julien Benda (mars). Retour à Paris d'André Gide (6 mai). Marcel Jouhandeau doit répondre de sa participation, en 1941, au « Congrès des Écrivains européens » (mai). Voyage en Suisse, à l'invitation du gouvernement helvétique (juillet). Condamnation à mort du maréchal Pétain (14 août). Séjour en Auvergne, au château de la Tourette, à Saint-Genès, dans le Puy-de-Dôme (août). Premier numéro des *Temps modernes* (1^{er} octobre). Exécution de Pierre Laval (15 octobre). Second accident pulmonaire de J.P. (21-28 octobre). J.P. quitte le comité des *Temps modernes* (décembre).

CHOIX DE LETTRES
II
1937-1945

1937

1. - À ARMAND PETITJEAN

Vendredi [*janvier 1937*]

J'ai des sommes pour vous *. Je vous les remettrai mardi soir, si vous venez à la revue.

J'ai reçu ce matin *I et R* ¹. Quelle gentille pensée, quel livre de nouvel an.

Merci, et recevez nos vœux et nos amitiés.

JEAN P.

Problème : il s'agirait de faire tenir en 4 pages de la *nrf* – ce serait une sorte de supplément, entre texte et annonces – ce qui laisserait au lecteur le sentiment qu'il sait tout : une impression de « comble », d'« au courant ». Cela pourrait se faire ainsi : cinquante livres sur tous sujets (du roman à l'économie politique) caractérisés en une ou (au maximum) deux lignes.

Il y aurait aussi : les événements littéraires ou autres (prix, morts des académiciens, expositions de peintures, premières, etc.)

Peut-être les événements politiques.

(On pourrait songer aux fait-divers de Fénéon en 3 lignes ².)

Voudriez-vous y songer, et dresser – pour le n° de Février, donc le plus tôt possible – un projet détaillé?

Il y a quelques « intermédiaires » dont nous pourrions nous

* 400 frs.

servir : les chroniques du *Mercure*, le *Bulletin* de Lardanchet ³, la *Bibliographie de la France*. Enfin, j'y songe de mon côté.

(Vous recevriez, pour le premier mois, 400 frs. Ensuite, au moins 300.)

Voudriez-vous y songer sérieusement d'ici mardi.

Votre ami.

J. P.

2. - À MARCEL JOUHANDEAU

Lundi [février 1937]

Cher Marcel,

Te rappelles-tu ce jeune homme qui t'avait remis le plus beau sujet de roman que l'on puisse imaginer : *le voisin*? C'était (si je ne me trompe pas) que, si nous avons un ami, nous savons presque toujours ce qu'est notre ami, si nous entrons au Jockey club nous savons à peu près quels camarades nous y trouverons, et dans l'Université, quels collègues. Mais le voisin reste mystérieux comme l'humanité toute entière. Il peut nous être aussi bien ami qu'ennemi, il peut toujours se réserver et pourtant il nous voit, il nous surveille, nous *existons* pour lui.

(Enfin, j'y songe à propos du lieu-commun dont j'aurais dû montrer plus courageusement, à la fin des *fleurs*, qu'il est exactement une aventure folle; et qu'aussi bien peut-être tout ce qui passe par notre esprit...).

À vrai dire, j'attendais là-dessus des clartés de Saint-Martin ¹ je ne les trouve pas trop. C'est malin de faire le mystérieux, quand c'est le dogme catholique tout entier que l'on *suppose*.

Non, je ne suis pas juste. À vrai dire, il y a dans le mystère quelque chose qui *répond* si justement à ce qu'il nous faudrait savoir que le mystère tout seul déjà (même injustifié) a je ne sais quoi, qui nous comble.

J'ai relu plus d'une fois les pages que tu as ajoutées à l'*abjection*, et celle surtout qui commence par « la certitude m'est si antipathique ²... »

*

Ne penses-tu pas que certains des sous-titres que tu as ajoutés veulent être trop détaillés, et parfois explicatifs de ce qui illumine, mais ne se laisse pas expliquer ?

(Par exemple 3.8. « connaissance d'un amour pur et exclusif du Mal, essai d'une délimitation de son domaine inaliénable ».)

Je les verrais très bien à la fin, en table de matières; mais, en tête des chapitres; n'ont-ils pas je ne sais quoi de pédant ?

*

Je pensais te demander pour la *nrf* la suite de la *Maison* ³. Mais peut-être est-il en effet mieux que j'y renonce, et donne quelques passages de *l'Abjection*. Dis-moi ce que tu en penses.

Dialogues de janvier :

A. — « Et Caryathis le laisse publier ça ?

J.P. — Oui.

A. — C'est quelqu'un. »

A. c'était au moins 3 personnes (dont tu connais l'une : Marie-Anne Comnène ⁴). Mais ne répète rien à Cary, qui penserait que je cherche à l'attendrir.

Au revoir, Marcel. Je t'embrasse.

JEAN

Je t'apporterai *Milarépa* ⁵.

Oui, Nabokoff ⁶ est le cousin du musicien. C'est un grand jeune homme, qui donne un sentiment de finesse et de liberté.

Je te rends Kogan. Pourquoi ne pas accepter, puisqu'avant de rien faire il doit (n'est-ce pas ?) te demander une nouvelle autorisation.

3. - À MARCEL JOUHANDEAU

Mercredi [*mars 1937*]

Bien cher Marcel,

N'aurais-tu pas reçu, dans une enveloppe à ton nom et avec une carte qui était bien pour toi (c'est cette *visitation* qui me

rappelle toujours Agnès sans que je sache très bien pourquoi, car la ressemblance n'est pas très frappante – mais le geste peut-être) une lettre qui n'était pas du tout pour toi (il s'agissait de donner un rendez-vous). En ce cas, pardonne-moi. Je ne sais comment j'ai pu me tromper, à la revue, en mettant à la fois deux ou trois lettres dans leurs enveloppes.

*

Je suis content que tout espoir pour « Métamorphoses »¹ ne soit pas perdu. J'y tiendrais extrêmement. (Pourtant, je ne voudrais pas non plus que le caractère en fût trop petit.)

*

Ce qui me faisait songer, l'autre jour, au « voisin » (mais peut-être ne me rappelais-je pas très bien le sujet), c'est le problème du roi. Je crois bien que, si je suis royaliste, c'est d'abord par sentiment démocratique. Car on *choisit* un député parce qu'il parle bien (mieux que vous) ou parce qu'il est plus intelligent, ou plus courageux, etc. Et d'un dictateur aussi c'est le génie, ou l'honnêteté ou la puissance qu'on admire : on l'aime, ou on le préfère par un sentiment aristocratique, parce qu'on se sent inférieur à lui. Mais un roi est précisément un voisin, il n'a pas à être particulièrement intelligent (et en général il ne l'est pas) ni particulièrement génial ou courageux, il est un homme comme vous ou moi et en admettant qu'il est roi, et en l'aimant comme tel, nous admettons que *n'importe qui* peut gouverner, ce qui est le sentiment démocratique par excellence. Mais personne aujourd'hui * n'a assez de confiance et d'admiration dans l'homme seul, dans l'homme qui n'est qu'homme. Et de là vient que tous les partis sont embrouillés. C'est que l'on ne sait pas à quel point ce qui se passe dans *un* homme est extraordinaire².

*

N'oublie pas ta promesse pour les *Chroniques*³. Alors, puisque tu me les donnes dans quelques jours, c'est par elles que nous commencerons.

Peut-être allons-nous aller pour une semaine en Auvergne, chez Henri Pourrat. Nous partirions dimanche ou lundi.

* Sauf toi (mais je songe surtout aux gens des partis).

JEAN PAULHAN

Choix de lettres

II

1937-1945

Traité des jours sombres

Ce volume se présente comme le *Traité des jours sombres*, qui vont de la signature des accords de Munich à la Libération. Le pêle-mêle des événements et des hommes ne pouvait pas ne pas atteindre celui qui se sentait pourtant si peu « *historien* », attaché par-dessus tout à « *veiller aux mots et à la bonne entente du langage* ». Il sut faire face aux premiers de ces « *jours sombres* » avec une promptitude et une rectitude de jugement dont beaucoup se révélèrent incapables : « *Par les accords de Munich, la paix est sauvée. La paix dans ce qu'elle a de plus plat et de plus périssable* » (*N.R.F.*, novembre 1938). Le « *silence* » auquel la revue est bientôt contrainte lui apparaît alors comme le gage d'un « *espoir* » impossible : « *C'est qu'enfin notre ennemi a dû prendre sur lui tous les torts - la violence, mais l'hypocrisie ; la fourberie, mais la cruauté* » (« *L'Espoir et le silence* », *N.R.F.*, juin 1940). Ce silence ne sera pas de complaisance, mais rompu, dès 1941, dans le Bulletin du « *Comité national de Salut public* », par cet appel clandestin à la résistance : « *La France est partout où l'on ne consent pas.* »



9 782070 721993



92-V A 72199 ISBN 2-07-072199-X

210 FF tc

Extrait de la publication